

Les mots et les mondes : contrer le silence narratif¹

Brigitte Herremans²

La Syrie possède une longue tradition de contestation et de pratiques artistiques remettant en question le monopole de l'État sur la politique et la culture de façon symbolique et indirecte. Celle-ci s'est développée à la suite du mouvement de protestation né en 2011 avec, pour point culminant, une montée en puissance de l'activisme et de la production artistique au sein de la société civile. La violente répression des manifestations par le régime et la persécution des dissidents ont forcé la plupart des artistes à fuir le pays. L'explosion de la créativité n'est pas passée inaperçue à l'étranger. En effet, l'intérêt pour les romans, les films et les pièces de théâtre syriens a augmenté de manière significative. Ces créations artistiques ont en commun de rendre visible la vulnérabilité. Dans cet article, je mettrai en exergue la manière dont les pratiques artistiques, en particulier dans le domaine littéraire, témoignent des traumatismes, des espoirs et du fait que l'humanité ne peut être écrasée.

Se révolter dans le royaume du silence

Depuis son accession au pouvoir en 1970, le régime d'Assad a empêché la constitution d'espaces publics de contestation. Il a également imposé aux citoyens de s'inscrire dans le récit officiel de la révolution menée par l'État, à savoir que celui-ci promeut le bien-être des citoyens. À cet égard, l'anthropologue Wedeen (1998) précise : « *Chaque Syrien est initié à la représentation fictive de la réalité, à ce langage symbolique, ne serait-ce que parce que tous sont soumis à un barrage constant de ses itérations rhétoriques.* » En réponse à l'omniprésence du récit officiel, les artistes syriens ont repoussé les limites de ce qui peut être dit et développé à travers des créations esthétiques (Haughballe, 2008). En s'appuyant sur la métaphore et le code, ils ont créé des espaces pour la diversité et la contestation. Ainsi, ils sont parvenus à développer une contre-culture pouvant difficilement être éradiquée au sein de laquelle différentes perspectives peuvent coexister.

Bien avant le déclenchement du soulèvement populaire, une résistance contre l'État dictatorial existait. Celle-ci s'est traduite dans diverses disciplines artistiques avec, entre autres, des dessinateurs, des écrivains et des cinéastes qui, en cachette, ont dénoncé l'autoritarisme. Ainsi, le cinéma (documentaire) syrien est politique et dissident depuis le début des années 1970. Il a tracé le chemin pour l'utilisation de la caméra dans le but de documenter le soulèvement. Celui-ci avait été prédit par de nombreux cinéastes. En effet, ils avaient perçu un accroissement du mécontentement populaire (Wessels, 2019). Des cinéastes comme Oussama Mohammad, Nabil al-Malih, Omar Amiralay et Hala Abdallah ont abordé la question des aspirations nationales et de la citoyenneté contrecarrées. À titre d'illustration, dans *Al-Hayat al-Yawmiyyah fi Qariya Suriyya (La vie quotidienne dans un village syrien, 1974)*, Amiralay a dénoncé l'incapacité du gouvernement à fournir les commodités de base aux plus démunis. Malgré l'interdiction imposée par le régime à son film, ce cinéaste a poursuivi dans la même veine critique.

Les artistes contestataires refusent donc le silence imposé. Comme l'affirme la philosophe américaine Solnit³ : « *Le silence est ce qui permet que des personnes souffrent sans possibilité de recours, ce qui permet que des hypocrisies et des mensonges se développent et prospèrent, que des crimes restent impunis. Si nos voix sont des composantes essentielles de notre humanité, être privé de voix, c'est être déshumanisé ou exclu de son humanité.* » Dans le documentaire *Voyage dans la mémoire* (2006), Hala Mohammad s'est rendue sur le site antique de Palmyre en compagnie des écrivains Yassin al-Haj Saleh, Faraj Bera'qdar et Ghassan Jba'i. À eux trois, ils ont passé 40 ans près du site, mais ne l'ont

¹ Texte initialement publié dans l'ouvrage *An Artist who Happens to be from Syria* sous le titre *Words and Worlds in Syria: Countering Narrative Silence*, Novembre 2020. Publié en Français dans l'ouvrage *Une décennie d'exil syrien: présences et inclusion en Europe*, publié par l'IRFAM sous la direction de Sarah Degée et Altay Manço, (L'Harmattan, 2021).

² Traduit de l'anglais par Jean-Baptiste Dayez. Nous le remercions.

³ Rebecca, S. (2017). Silence and Powerlessness Go Hand in Hand: Women's Voices must Be Heard. www.theguardian.com/commentisfree/2017/mar/08/silence-powerlessness-womens-voices-rebecca-solnit.

jamais vu, car ils ont été emmenés les yeux bandés à la prison de Palmyre. Dans le documentaire, ils ont révélé comment ils ont survécu à la torture et aux mauvais traitements grâce à leur détermination. En 2011, Yassin al-Haj Saleh est devenu l'une des principales voix de la révolution syrienne. Il figure dans un autre documentaire intitulé *Notre terrible pays* (2014), témoignant des espoirs déçus de la révolution qui l'ont finalement amené à s'exiler en Turquie.

Un autre exemple frappant de contestation artistique sont les *musalsalat* (mini séries) qui sont diffusés pendant le ramadan, offrant un divertissement tout en dénonçant des problèmes tels que la corruption sous le couvert de l'humour. La capacité à utiliser l'humour pour prendre ses distances par rapport à la réalité et rejeter la soumission rappelle la définition que Camus (1951) donne d'un homme révolté : « *Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Un esclave qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement.* » Les séries, les drames et les comédies ont apporté un certain soulagement dans les périodes sombres et ont reflété l'esprit de rébellion des Syriens. À cet égard, Wedeen (2013) évoque des fictions populaires comme *Di'ah dai'ah* (*Un village oublié*, 2008-2010), qui utilisait la parodie pour se moquer du régime d'Assad et des conditions de vie en Syrie.

Repenser le traumatisme, favoriser la résistance et susciter l'empathie

Pendant des décennies, l'autoritarisme acharné a façonné l'écriture syrienne, comme l'a observé la poétesse et universitaire syro-américaine Mohja Kahf (2001) : « *La littérature syrienne est aujourd'hui secouée par ce qu'elle ne peut pas dire, et c'est là son génie.* » Aussi, la littérature syrienne est devenue de plus en plus diversifiée en matière de contenu, d'orientation, de technique et de styles d'expression formels (Weiss, 2013). Même avant 2011, des romancières telles que Rosa Yassin Hassan et Samar Yazbek ont exploré les tabous de l'État hégémonique et ont ouvertement contesté la violence et le caractère arbitraire des *mukhabarat*, les tristement célèbres services de sécurité. Les écrivains de la « littérature carcérale », quant à eux, se penchent sur les traumatismes de l'emprisonnement et de la torture depuis les années 1990. Ils ont évoqué des événements traumatisants, « *des souvenirs d'une vie terrorisée sous le règne du clan d'Assad, où un mot mal choisi pouvait envoyer quelqu'un en prison ou à la potence* », comme l'a noté l'universitaire syrienne miriam cooke (2017) dans son livre phare *Dancing in Damascus : Creativity, Resilience and the Syrian Revolution*, l'accession de Bachar el-Assad au pouvoir en 2000 a entraîné une augmentation de la production de fictions et films sur l'emprisonnement, sa présidence ayant ravivé les espoirs de libéralisation politique (cooke, 2011). Toutefois, nombre de ces œuvres ont été interdites, car elles savaient profondément la légitimité du régime et établissaient un lien entre la violence d'État passée et présente. Le roman de Mustafa Khalifa, *La coquille : Prisonnier politique en Syrie* (2009), est un exemple frappant de l'impact omniprésent de la littérature carcérale. Khalifa a été emprisonné de 1982 à 1994 pour ses activités politiques en tant que membre de l'opposition de gauche et a été incarcéré sans avoir droit à un procès dans différentes prisons de la sécurité d'État, dont la tristement célèbre prison de Palmyre. Le protagoniste de *La coquille* est un prisonnier politique, Musa, un chrétien athée considéré à tort comme un islamiste radical. Musa est rejeté par ses codétenus et garde le silence pendant ses douze années d'incarcération. Avant d'être publié en arabe, le roman est sorti en français en 2007, les éditeurs de langue arabe redoutant de le publier. Le roman reste une référence pour les militants et artistes syriens qui relatent les expériences du détenu qui a parfois été tellement torturé que son seul désir était de mourir. « *C'était maintenant la mort que j'espérais ! Je ne voulais que la mort... mais même la mort était hors de ma portée.* » (Haughballe, 2008). Par leurs témoignages, des écrivains tels que Mustafa Khalifa, Hassiba Abd al-Rahman et Faraj Bera'qdar ont poussé d'autres victimes à relater leur expérience et à recueillir des preuves des violations des droits de l'homme commises par l'État. Par la suite, le partage des souvenirs d'une souffrance largement répandue a permis à de nombreux dissidents d'écrire, de peindre et de réaliser des animations pour transformer le traumatisme en résistance (Haughballe, 2008). La résistance contre le silence imposé s'est également manifestée dans le domaine de la commémoration (réprimée). Malgré la suppression par le régime des débats sur ce que l'on appelle les *ahdath* (événements) à Hama en 1982, le massacre par l'armée syrienne pour

réprimer un soulèvement des militants islamistes, de nombreux écrivains traitent de cet épisode tragique.

Dans son roman *Éloge de la haine*, l'écrivain Khaled Khalifa, basé à Damas, invite ses lecteurs à revisiter le traumatisme qui continue de hanter la société syrienne et à examiner le sectarisme qui ravage la société. Il a eu l'audace de contester publiquement le récit officiel, repoussant ainsi les limites de sa liberté d'expression. Quelques mois après sa publication en 2006, le livre a été interdit en Syrie et il a dû être réédité à Beyrouth. Il est intéressant de noter que Khalifa a donné un visage humain à l'extrémisme en incitant ses lecteurs à faire preuve d'empathie. Il affirme que le but de la littérature est « *d'éveiller la tolérance quand d'autres pensent à se venger ou à faire le commerce des clichés utilisés par les belligérants.* »⁴ Khalifa a rendu la radicalisation tangible en décrivant le processus de radicalisation de la narratrice, son emprisonnement et son renoncement définitif à la haine sectaire : « *À la fin de cet été-là, la haine s'était emparée de moi. Elle m'a enthousiasmé ; j'ai eu le sentiment qu'elle me sauvait. La haine m'a donné le sentiment de supériorité que je recherchais. J'ai lu attentivement les brochures distribuées à chaque rencontre avec les autres filles et j'en ai mémorisé des pans entiers, notamment les fatwas qui accusaient d'hérésie les autres sectes.* »

La romancière Rosa Yassin Hassan a également eu le courage de s'attaquer à la terreur du régime, qui écrase la dissidence et empêche ses sujets de prendre un nouveau départ. Son roman *Hurrās al-hawā* (*Les Gardiens de l'air*, 2009) se concentre sur l'emprisonnement tout en abordant le sujet tabou de la sexualité féminine. La protagoniste, Anat, est interprète à l'ambassade canadienne à Damas et traduit les témoignages de réfugiés qui cherchent à se protéger des persécutions. Elle est enceinte de trois mois et décide de quitter son emploi, car elle ne peut plus supporter leurs histoires atroces. Elle attend son fiancé Jawad, qui est emprisonné en raison de son militantisme de gauche. Mais Anat n'est pas une Pénélope moderne et elle se détache donc lentement de Jawad ; elle veut être libre. Yassin Hassan, en évoquant son roman visionnaire, décrit comment « *lorsqu'on est pris au piège du quotidien, la moindre brise de liberté peut provoquer des changements* ». Des décennies de frustrations accumulées ont permis à la flamme enfouie à l'intérieur des gens de se libérer de la peur des services de sécurité : les mots *huriya* (liberté) et *harara* (chaleur) ont la même racine en arabe⁵.

Une révolution créative de courte durée

Les artistes de l'ère pré-2011 ont ouvert la voie au développement d'espaces publics et à la revitalisation de la scène artistique qui a suivi l'éruption du mouvement de protestation. Le début des révolutions arabes en 2011 a ravivé l'espoir que les Syriens ne soient pas condamnés une fois de plus au silence collectif. Malheureusement, la réaction violente du régime et la montée des groupes extrémistes ont forcé la plupart des artistes à quitter le pays. À partir de 2011, le régime a intensifié sa répression, persécutant les artistes et détruisant leur production artistique. Il a présenté le conflit comme une lutte contre le terrorisme et le djihadisme, imposant son récit au monde extérieur et réduisant une fois de plus ses victimes au silence. En outre, la transformation rapide d'une révolution populaire en guerre civile et l'émergence de l'État islamique ont modifié le cadre extérieur du conflit, en déplaçant l'accent de la lutte contre l'autoritarisme à la lutte contre l'extrémisme. Cette évolution a marginalisé l'attention portée aux victimes, limitant la place de la société civile et de la scène artistique naissante. Les militants et les artistes ont été de plus en plus confrontés à ce que Chakravorty Spivak (1988) appelle la « *violence épistémique* », c'est-à-dire la marginalisation d'un groupe par le discours. En plus de la violence physique, les artistes luttent pour contrer cette violence qui risque de gommer leur histoire et leurs expériences et qui annihile leur art. Les représentations esthétiques leur permettent de gagner en force, de sortir des sentiers battus et de façonner le récit de la transformation de la Syrie et de faire en sorte que les autres l'écoutent. Pourtant, même si elle a été chèrement payée, la découverte de sa propre voix constitue l'un des principaux changements au sein du domaine artistique. « *La révolution syrienne a provoqué de nombreux changements, nous faisant*

⁴ *Literature and politics : A conversation with Khaled Khalifa.* www.rayaagency.org/2011/07/a-conversation-with-khaled-khalifa.

⁵ Yassin Hassan, R. (2011). Ah, vous voulez encore la liberté ?, www.courrierinternational.com/article/2011/09/22/ah-vous-voulez-encore-la-liberte.

sortir de cet espace minuscule où nous sommes tous les mêmes, où nous sommes aussi très limités à l'intérieur de nous-mêmes. Soudain, nous étions complètement libres de nous exprimer », affirme le poète Ahmad Katlish⁶. Comme le note le sculpteur et historien de l'art Nour Assalia : « *Les artistes se sont libérés de tout ce qui pouvait entraver leur liberté artistique. Ils ont trouvé de nouvelles façons de s'exprimer grâce aux médias sociaux et aux différents nouveaux canaux qu'Internet leur a ouverts.* »⁷ La possibilité de dire la vérité aux autorités a été le résultat de la dissipation de la peur qui avait envahi la vie des gens pendant des décennies (Pearlman, 2016). La romancière Dima Wannous (2017) a fait de cette peur, et de la peur de la peur, un thème central de son livre *Al-Kha'ifun (Ceux qui ont peur)*. Elle estime que la révolution a « *brisé le mur de la peur, même si elle ne l'a peut-être pas totalement détruit.* » La peur provenait de tout — du régime, du pouvoir, des militaires et même des gens —, ils avaient peur les uns des autres, se méfiaient les uns des autres. La révolution n'est pas seulement dirigée contre le régime, mais contre tout ce qui crée la peur. « *J'ai grandi dans la peur, et ma génération était une génération apeurée. Ma génération a des souvenirs des massacres, et environ 50 000 à 100 000 personnes sont mortes ou ont disparu. Certaines sont encore portées disparues aujourd'hui, et leurs familles sont toujours à leur recherche.* »⁸

Des écrivains ont exprimé leur point de vue dans des romans, des nouvelles, des témoignages, des poèmes et des pièces de théâtre, en expérimentant de nouvelles modalités, telles que les publications littéraires sur Facebook. L'écrivain Mustafa Taj Aldeen Almosa confirme que la révolution a complètement transformé la scène littéraire et l'a fait évoluer en tant qu'auteur. « *Avant la révolution, la liberté était cachée dans mon esprit, et après la révolution, elle est devenue une réalité. Avant la révolution, je n'écrivais pas sur mes convictions religieuses, mais après toutes les effusions de sang, je suis devenu plus courageux pour en parler. J'avais écrit des textes critiques contre le régime, mais je ne les ai pas publiés parce que j'étais jeune et encore inconnu. Tout cela a changé. J'ai trouvé le courage d'écrire ouvertement sur ces questions.* »⁹ Dans son essai intitulé *Smuggling Dostoevsky's Heroes out of Idlib* (2019), il s'adresse au lecteur. « *Chaque Syrien qui a fui la Syrie pendant la guerre a sa propre histoire, ses propres rêves aussi, et je suis l'un d'entre eux. En raison de l'ampleur de la tragédie, je ne peux plus faire la distinction entre la fiction et la réalité. Cependant, avant que vous ne lisiez mon histoire, cher lecteur, je voudrais vous demander si vous êtes croyant. Vous me répondrez que oui, alors j'espère que vous ne mourrez pas pour me sauver, moi, l'infidèle.* »¹⁰ L'auteur, originaire d'Idlib, a été contraint à l'exil, mais ne peut se séparer de sa région. Confronté à la destruction de son environnement familial, il ressent le besoin de raconter les expériences des gens, pour les transformer les statistiques en personnes réelles.

En outre, le cinéma et la photographie ont occupé une place centrale dans cette révolution artistique en raison de leur impact visuel. Ces disciplines ont franchi les frontières de l'art et de la documentation. Les citoyens engagés dans l'expression artistique ont pris le contrôle de ces représentations, créant leurs propres images qu'ils ont partagées avec le monde entier principalement par le biais des groupes Facebook et de YouTube. Des citoyens activistes et des cinéastes ont émergé dans tout le pays, coopérant et établissant des collectifs tels que le collectif d'art vidéo *Abounaddara* et l'association à but non lucratif *Bidayyat* pour les arts audiovisuels, soutenant et produisant des documentaires et des courts métrages. Ils avaient pour but de contrer la guerre des images et d'humaniser le conflit en racontant des histoires de Syriens ordinaires. Le collectif *Abounaddara* se perçoit comme engagé dans un double combat, contre la propagande du régime et contre la représentation extérieure de la situation comme un conflit entre le régime et les groupes extrémistes : « *Le peuple de Syrie est ainsi privé de sa diversité, réduit à jouer les figurants dans les reportages télévisés, les victimes sans nom ni voix.* »¹¹ L'expression artistique a également contribué à documenter les violations du droit international, à mettre les victimes au premier plan et à contester la réponse internationale défailante. La révolution et la guerre civile qui a suivi ont donné une impulsion sans précédent au contenu vidéo

⁶ Interview Skype avec Ahmad Katlish à Cologne, 28/01/2020.

⁷ Interview Skype avec Nour Asalia à Paris, 11/02/2020.

⁸ <https://arablit.org/2018/04/05/ipaf-shortlisted-novelist-dima-wannous-on-the-condition-that-precedes-fear>.

⁹ Interview Skype avec Mustafa Taj Aldeen Almosa à Istanbul, 12/02/2020.

¹⁰ Taj Aldeen Almosa, M. (2019). Tarhib Abtal Dostoevsky min Idlib (Smuggling Dostoevsky's Heroes out of Idlib). In: *Sa'aduna 'ala takhallus min ash-sh'uaara (Aidez-nous à nous débarrasser des poètes)*, Dar Nun, pp. 155-173.

¹¹ www.documenta14.de/en/artists/949/abounaddara, consulté 18/3/2020.

et à la cinématographie indépendants syriens. Selon l'anthropologue visuelle et spécialiste de la Syrie Josepha Wessels (2019), « *l'arrivée de films documentaires syriens sur les marchés et festivals mondiaux et le nombre énorme de vidéos YouTube en provenance de Syrie depuis le début des soulèvements ont constitué une révolution en soi. La résistance artistique que cela a inspirée a transformé la manière dont les guerres contemporaines sont observées et documentées. Brusquement, la guerre est devenue une expérience immersive. YouTube a longtemps été la principale plateforme de contenu généré par les utilisateurs.* » Les longs métrages documentaires syriens sont arrivés sur la scène internationale en 2014 et ont depuis lors ouvert la voie aux festivals internationaux du film avec, en point d'orgue, trois nominations aux Oscars pour les longs métrages documentaires *Les Derniers Hommes d'Alep* (2018) et *The Cave* (2020) de Firas Fayyad et *Pour Sama* de Waad al-Kataeb (2020). La plupart de ces documentaires se sont concentrés sur des histoires de plus en plus marginales des victimes de la guerre, contrant les récits simplistes d'une révolution ratée. Cette volonté de raconter l'histoire de l'impossible révolution est clairement exprimée dans le documentaire *Notre terrible pays* (2013), produit par Mohammad Ali Atassi et Ziad Homsî. Homsî a suivi l'iconique dissident Yassin al-Haj Saleh, d'abord lors d'un voyage dangereux à Raqqa, sous le contrôle de l'État islamique, puis dans un douloureux exil à Istanbul. Le film montre al-Haj Saleh dans la banlieue de Damas, à Douma, assiégée par le régime « *Ce que nous voyons, c'est la torture d'une société, la généralisation de la torture à l'ensemble de la société syrienne* », commente Saleh en marchant dans les zones détruites. « *C'est la liberté que vous voulez ? Si nous pouvions choisir, non. Nous voudrions une liberté qui soit plus agréable et moins coûteuse. Mais il semble que c'est le prix qui nous a été imposé* ».

Dire la vérité à partir de récits

« *Depuis 2011, la littérature syrienne est en plein essor, de nombreux livres ont été publiés et traduits en plusieurs langues* », reconnaît la poétesse Rasha Omran, qui vit en Égypte depuis 2011, après avoir été contrainte par le régime à l'exil.¹² Omran a publié plusieurs recueils de poèmes, parmi lesquels *Defy the Silence* (2018), une édition trilingue (arabe, italien, anglais) qui peut être définie comme un acte de résistance, défiant la peur et l'incompréhension. La poétesse considère l'art et la littérature comme la seule mémoire de ces événements qui perdurera dans le futur : « *En fin de compte, nous, écrivains, peintres, cinéastes, travaillons dans le domaine artistique avant tout pour contrer les tentatives visant à nous effacer en tant que personnes, en tant que Syriens de Syrie, et en particulier pour contrer l'élimination de notre "syrianité", de notre présence syrienne. C'est une tentative de nous accrocher, de nous consacrer à la mémoire.* »

Les écrivains souhaitent résister à l'amnésie, en signalant que l'humanité ne peut être écrasée. L'écrivain et universitaire syrien Hassan Abbas a soutenu qu'une fonction importante de la littérature est d'empêcher l'oubli. Il dépeint Rosa Yassin Hassan, Samar Yazbek et Manhal al-Sarraj comme des Shéhérazade modernes, qui restituent l'histoire non censurée des peuples. Mais contrairement à Shéhérazade, dans *Les mille et une nuits*, qui racontait des histoires pour oublier, ces écrivains racontent des histoires pour ne pas oublier¹³. Les écrivains syriens s'engagent à témoigner de la vérité en produisant une mémoire narrative. Ils contribuent à une archive potentielle, encourageant la commémoration publique et évoquant un possible lendemain (Bromley, 2015).

Lorsque la révolution a commencé, la romancière syrienne Samar Yazbek a parcouru le pays, recueillant des témoignages publiés dans *Feux croisés, journal de la révolution syrienne*. Yazbek est devenue ce que l'écrivaine sud-africaine Nadine Gordimer appelle « *l'écrivain témoin* » qui peut produire « *la conscience intense, les antennes de la réceptivité* », le sens qu'on ne peut pas discerner en rapportant le quotidien¹⁴. Les témoignages en direct qui parlent d'atrocités sont devenus essentiels pour donner un visage humain à la souffrance. « *Il faut que quelqu'un démolisse le récit de ce régime*

¹² Interview Skype avec Rasha Omran au Caire, 11/02/2020.

¹³ Hassan, A. *حكايات ضد النسيان: قراءة في بعض النتاج الروائي المعاصر في سورية* (Histoires contre l'oubli : Lecture de quelques productions narratives contemporaines en Syrie). In: *Alawan.org*, 8/12/2013.

¹⁴ Gordimer, N. (2002). *Testament of the World*. www.theguardian.com/books/2002/jun/15/fiction.nadinegordimer.

criminel avec la vérité de la révolution. C'est une révolution et non une guerre communautaire, et ma voix en tant qu'écrivaine et journaliste doit se faire entendre pour soutenir la révolte, quel qu'en soit le prix » (Yazbek, 2012). Il est inconcevable pour Yazbek de ne pas écrire à propos des victimes. Dans *Al-Masha'a* (2016), publié en français sous le titre *La marcheuse*, elle raconte l'histoire singulière d'une jeune fille muette, Rima, qui ne peut s'empêcher de marcher quand on lui en laisse la possibilité. Sa mère avait l'habitude de l'attacher à une corde, la contraignant dans ses mouvements. Mais un jour, lors d'un voyage chez sa tante, des soldats l'arrêtent, elle et sa mère, à un poste de contrôle. Incapable de s'arrêter, Rima se met à marcher, mettant en danger sa vie et celle de sa mère, qui est tuée. C'est le début de sa descente aux enfers, mais elle refuse de lâcher son désir de marcher, de vivre et de faire l'expérience de la beauté malgré les atrocités. Ce récit de destruction est l'un des plus bel exemple de la manière dont la littérature permet aux lecteurs de se plonger dans une vie différente, en passant du traumatisme individuel au traumatisme général d'une nation. Il traite de l'extrême vulnérabilité des personnes qui, confrontées à l'anéantissement du monde qu'elles avaient empêché, se retrouvent perdues. Témoigner du sort des sans-voix et leur donner une voix est devenue l'une des caractéristiques les plus fortes de l'écriture syrienne récente. Khaled Khalifa estime également qu'il doit être du côté des victimes : « *L'écrivain est la voix des victimes, nous devons nous rappeler que les écrivains ne peuvent pas ignorer notre réalité et ne peuvent pas rester à l'écart de nos problèmes. Pour les écrivains syriens, il n'est pas possible d'écrire sur les beaux lacs et les belles choses de leur environnement. Mais en fin de compte, nous ne devrions pas oublier d'écrire correctement, une mauvaise écriture n'aboutit à rien. Nous devons nous concentrer sur le fait que nous sommes la voix des victimes.* »¹⁵ Dans son dernier roman, *Lem yusalli alayhum ahad* (*Personne ne priera pour eux*), Khalifa aborde la persécution et les massacres des Assyriens. Il est hanté par le fait qu'il y ait eu si peu de recherches historiques sur ces massacres et que certaines personnes continuent à défendre les Ottomans : « *De même, la question syrienne restera un sujet de discussion pendant des siècles. En tant qu'écrivains, nous sommes une petite partie d'une armée qui a besoin de détruire les idées reçues. Notre première tâche est de changer la perspective du monde sur la question syrienne. Il y a beaucoup de faits que le monde ne veut pas voir, car il est trop préoccupé par d'autres questions.* »

La désintégration de son pays rend d'autant plus important pour Khalifa d'écrire sur les victimes et leurs modestes histoires, en apparence insignifiantes. Son roman *La mort est une corvée* (2018) a été inspiré par une expérience personnelle. Après avoir souffert d'une crise cardiaque en 2012, il s'est demandé ce qu'il adviendrait de son corps s'il venait à mourir. Il avait entendu dire que les gens enterraient leurs morts dans leurs jardins, car ils ne pouvaient pas les transférer dans un cimetière. Le livre raconte le voyage périlleux de trois frères et sœurs à travers le pays déchiré par la guerre avec le cadavre de leur père. Le dernier souhait de leur père était d'être enterré dans le cimetière d'Anabiya, un village de la campagne d'Alep, sous le contrôle des rebelles. Son fils Bolbol regrette d'avoir fait cette promesse à son père mourant, car la situation rend leur mission quasi impossible : « *Il y avait partout des fosses communes remplies de victimes qui n'avaient même pas été identifiées. Aucun 'aza¹⁶ n'a duré plus de quelques heures maintenant, même pour les riches : la mort n'était plus un spectacle que les gens organisaient pour montrer leur richesse et leur prestige. Quelques roses, quelques personnes en deuil qui bâillent dans un salon à moitié vide pendant quelques heures, quelqu'un qui récite une ou deux sourates du Coran à voix basse... c'est tout ce que l'on a.* »

Les arts dans l'espace de destruction généralisée

Si le déclenchement du conflit violent a forcé la plupart des artistes à quitter le pays, quelques-uns ont réussi à rester en Syrie, malgré leurs positions critiques. Mais ils ont payé un lourd tribut, comme en témoigne Khaled Khalifa dans le film *Exiled at Home* : « *Errer seul dans les rues. De quel genre de vie misérable me punissez-vous ? Dans des rues vides de tout excepté des cadavres de mes proches.* »¹⁷ La plupart de ses parents et amis ont fui le pays, mais, ne pouvant vivre ailleurs qu'à Damas, il refuse de vivre en exil, dans le vide. Il se retrouve écrivain solitaire, « *celui qui n'a plus rien à perdre, ayant*

¹⁵ Interview Skype avec Khaled Khalifa, 07/02/2020.

¹⁶ 'aza est un rituel de deuil islamique où des prières sont offertes au nom du défunt.

¹⁷ *Exiled at home*, court-métrage Lina Sinjab <https://youtu.be/saWJsbMWbak>.

longuement observé les Syriens tenter de reconquérir leur pays, puis tout perdre. »¹⁸ Dans l'ensemble, la scène artistique syrienne s'est mobilisée en dehors de ses frontières, formant une communauté transnationale avec des artistes des pays voisins, et de plus en plus dans les pays européens, notamment en Allemagne, en France et au Royaume-Uni (Cusenza, 2019). Cette expérience a eu un impact profond, conduisant à ce que les artistes décrivent comme une « *communauté de réfugiés syriens* » qui peut s'avérer essentialisante. L'artiste plasticienne Sulafa Hijazi, qui s'est réfugiée à Francfort en 2013 et s'est ensuite installée à Berlin, conteste l'étiquette « artiste syrienne ». Elle souligne qu'elle ne veut pas faire partie de cette communauté¹⁹. Hijazi restitue la violence dans ses illustrations dans un style sophistiqué et rend compte de son expérience d'enfance dans une société militarisée et de la désintégration du pays lorsque le bruit des armes est devenu dominant. « *La mort est devenue une réalité de la vie en Syrie. Elle est devenue très normale, très courante chez les personnes qui ont perdu des proches. La mort était quelque chose que nous avons pris pour acquis ; nous nous sommes habitués à traiter le taux élevé de meurtres simplement comme des chiffres. J'ai essayé de refléter le contraste entre la vie et la mort dans l'illustration d'une femme enceinte.* » (Hijazi, 2013).

De plus en plus, l'œuvre d'art explore la violence qui ravage la société syrienne : « *Les gens scandaient des slogans et des chansons appelant au renversement du régime. Ils réclamaient un état civil démocratique pluraliste sous le contrôle de la loi. Il y avait de la beauté dans tout cela. Et puis, la police a tiré des balles directement sur les manifestants dont les funérailles se sont transformées en de nouvelles manifestations avec plus de tirs et plus de victimes. Leur sang était désormais mélangé au sol syrien. Maintenant, toute cette beauté est perdue. Elle s'est noyée dans la mer, a disparu dans les prisons, a été enterrée et transformée en poussière* », médite la poétesse Rasha Omran (2018). « *J'avais l'habitude d'écrire sur la mort, mais d'un point de vue abstrait. Maintenant, pour moi, la mort n'est plus abstraite. J'ai vu des jeunes se faire tuer sous mes yeux. Leur sang a taché mes vêtements. Ma mémoire retient l'odeur de leur sang. Je peux voir les gens de mon pays mourir à la télévision. La mort n'est plus abstraite. Elle est un fait.* »

Cependant, en raison de l'accent mis sur la violence, la créativité des Syriens a été négligée. De nombreux artistes refusent la victimisation et luttent contre l'« invisibilité » de leur travail et leurs aspirations à la liberté personnelle. Comme l'a déclaré à l'origine la réalisatrice syrienne Waad al-Kataeb par le biais de la broderie sur la robe qu'elle portait lors des nominations aux Oscars le 9 février 2020 : « *Nous avons eu l'audace de rêver et nous ne regrettons pas notre lutte pour la dignité* ». Les artistes et les militants syriens refusent d'être déshumanisés et craignent d'être relégués une fois de plus aux oubliettes de l'histoire s'ils ne s'opposent pas aux tentatives de leurs persécuteurs d'effacer leurs histoires.

Veiller à ce que la production créative ne soit pas perdue et que les Syriens puissent se connecter les uns aux autres malgré la dispersion est une préoccupation partagée par de nombreux artistes et militants de la société civile. La graphiste Sana Yazigi partage cette passion pour la préservation des expressions artistiques syriennes. Elle a été étonnée par l'énorme créativité dont les Syriens ont fait preuve : à la fois des artistes confirmés et des citoyens qui ont expérimenté des expressions artistiques. Yazigi a voulu rendre hommage à cette richesse via le projet *Creative Memory of the Syrian Revolution*. À partir de 2012, avec une équipe, elle a commencé à construire une archive en ligne des expressions artistiques révolutionnaires. Dans une première phase, couvrant la période 2011-2013, *Creative Memory* a recueilli plus de 11 000 œuvres d'art, dont des slogans, des sculptures, des peintures murales, des graffitis, de la musique, des chansons, des peintures, de la poésie, des affiches, des caricatures, des photographies, des publications, du théâtre, des bannières, des vidéos et même des timbres. Organisé chronologiquement et thématiquement, le site ou la communauté virtuelle suit la trajectoire de la créativité révolutionnaire (cooke, 2018). « *Nous étudions le rôle des arts dans le*

¹⁸ Khalifa, K. (2017). Living in a Void. www.theguardian.com/world/2017/aug/22/living-in-a-void-life-in-damascus-after-the-exodus.

¹⁹ Griswold, E. (2018). Mapping the Journey of Syria's Artists: What Happens when a Culture Disperses? www.newyorker.com/culture/culture-desk/mapping-the-journeys-of-syrias-artists.

domaine politique et nous nous basons sur ces 11 000 documents pour savoir ce qui s'est passé. Nous avons pu créer une histoire, grâce à cette créativité, nous avons écrit une histoire parallèle »²⁰.

« *Les mots font les mondes* », a déclaré le poète américain Gregory Orr en référence à la tradition juive²¹. Par leur langage et leurs actes poétiques, les artistes syriens ont convoqué un monde où ils peuvent parler et écrire librement. Malgré la fragmentation du pays, la destruction et l'impossibilité pure et simple de remédier à cette annihilation de manière significative, cette liberté n'a pas été abolie. Les écrivains abordent le deuil et le traumatisme par un langage lyrique, dur ou métaphorique, en remettant leur récit dans le domaine public, en veillant à ce que les victimes ne soient pas reléguées aux oubliettes de l'histoire. Même s'ils ne peuvent pas jouir des droits fondamentaux, ils ne peuvent perdre le droit à leur propre histoire.

²⁰ Interview Skype avec Sana Yazigi à Beyrouth, 05/05/2020.

²¹ <https://onbeing.org/programs/gregory-orr-shaping-grief-with-language>.

Bibliographie

- Bromley, R. (2015). « Giving Memory a Future » : Women, Writing, Revolution. *Journal for Cultural Research*, 19(2), 1–12.
- Camus, A. (1951). *L'homme révolté*. Paris : Gallimard.
- Chakravorty Spivak, G. (1998). Can the Subaltern Speak? In Nelson, C. & Grossberg, L. (Eds.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, New York : Macmillan.
- cooke, m. (2011). The Cell Story: Syrian Prison Stories after Hafiz Asad. *Middle East Critique*, 20(2), 169–187.
- cooke, m. (2017). *Dancing in Damascus: Creativity, Resilience and the Syrian Revolution*. Londres : Routledge.
- cooke, m. (2018). Reimagining the Syrian Revolution. *ASAP/Journal*, 3 (2), 269–278.
- Cusenza, C. (2019). Artists from Syria in the International Artworld: Mediators of a Universal Humanism. *Arts*, 8(2). www.mdpi.com/2076-0752/8/2/45/html.
- Haughbolle, S. (2008). Imprisonment, Truth Telling and Historical Memory in Syria. *Mediterranean Politics*, 13(2), 261–276.
- Hijazi, S. (2014). Ongoing : An Artist Reveals the Motivation. In Halasa, M., Omareen, Z. & Mahfoud, N. (Eds.), *Syria Speaks : Art and Culture from the Frontline*. London : Saqi.
- Kafh, M. (2001). The Silences of Contemporary Syrian Literature. *World Literature Today*, 75(2), 224–236.
- Omran, R. (2018). *Defy the Silence*. Hamilton : Hamilton Arts & Letters.
- Pearlman, W. (2016). Narratives of Fear in Syria. *Perspectives on Politics*, 14(1), 21–37.
- Wannous, D. (2017). *Al-Kha'ifun*. Beirut: Dar Al Adab.
- Wedeen, L. (1998). Acting 'as If'. *Comparative Studies in Society and History*, 40(3), 503–523.
- Wedeen, L. (2013). Ideology and Humor in Dark Times: Notes from Syria. *Critical Inquiry*, 39(4), 841–873.
- Weiss, M. (2013). Who Laughs Last: Literary Transformations of Syrian Authoritarianism. In Heydemaan, S. & Leenders, R. (Eds.), *Middle East Authoritarianisms: Governance, Contestation and Regime Resilience in Syria and Iran*. (pp. 143–165). Redwood City: Stanford University Press.
- Wessels, J. (2019). *Documenting Syria: Film-making, Video Activism and Revolution*. Londres : I. B. Tauris.
- Yazbek, S. (2012). *Feux croisés, journal de la révolution syrienne*. Paris : Buchet/Chastel.

